

tesse—sous le beau prétexte qu'il voulait retourner immédiatement sur les lieux de l'incendie. Ensuite ayant prit note du numéro de la maison et remettant à Madame Papino une carte qui portait un nom différent du sien, il disparut. Mais au lieu de retourner sur ses pas, comme il l'avait dit, il se fit conduire à la station du chemin de fer pour se rendre de là dans la ville où il tenait renfermé, dans une maison retirée, le baron de Romilly.

A peine fut-il entré que s'adressant à une vieille femme à qui il avait confié le baron, il lui dit brusquement et d'une voix saccadée :

—Cora, comment va-t-il ?

—Il est plus tranquille et plus raisonnable, répliqua Cora. Il m'a dit hier qu'il ne comprenait pas où il était, ni pourquoi on le renfermait dans une pareille chambre.

—Ah ! exclama Vargat, je vais aller lui faire une visite.

Il sortit, traversa un corridor long et étroit, puis deux ou trois pièces et arriva devant une espèce de caveau, bâti en brique, avec une ouverture garnie de barreaux, à l'extrémité, près du toit. Cette pièce n'avait pas plus de dix pieds sur huit, et elle avait pour ameublement un morceau de paille. Elle était occupée par un homme, à l'air déjà âgé, amaigri, assis par terre et dont le visage avait encore, malgré tout, une expression de noblesse et de distinction. Il paraissait plongé dans de profondes pensées et s'occupait à tresser des bouts de paille. Vargat frappé par la vue des lignes que la misère avait creusées sur sa figure, eut la pensée de chercher à lui rendre un peu de son intelligence et de lui donner quelques gouttes de contre-poison.

—Allons, lui dit-il, dressez-vous et levez les yeux sur celui qui peut et veut vous guérir.

Le prisonnier tourna lentement la tête du côté où se tenait Vargat, et fixa sur lui ses yeux sans éclat.

—Qui êtes-vous donc ? cria le prisonnier.

—Je suis venu pour vous voir, murmura-t-il.

—Pour me voir ! pourquoi me voir ! répéta le malheureux d'une voix faible, qui suis-je ? Quel est ce lieu ? dites-moi qui je suis, et pourquoi je suis dans ce caveau ?

—Vous ne devinez pas ?

—Deviner ! répéta le prisonnier, deviner ! je ne peux pas.

Vargat le contempla pendant quelques minutes, puis sortant de la cellule, il se rendit auprès de la vieille femme dont nous avons parlé, et lui dit :

—Cora, prépare vite son déjeuner, je veux le lui porter moi-même et lui rendre un peu sa mémoire.

Quand ce repas, d'ailleurs assez léger, fut prêt, Vargat tira de la poche de son paletot une petite trousse, l'ouvre et l'examine un moment attentivement. Il choisit une petite bouteille, et verse quelques gouttes du liquide qu'elle contenait, dans la tasse de thé que Cora avait préparé : c'était le contre-poison.

—Tiens, Cora, prends cette petite fiole ; garde-la, pendant que je vais monter en haut : vois-tu, là-dedans se trouve la vie et l'intelligence de mon prisonnier. Je l'ai laissé vivre quand j'aurais pu le faire mourir. Je ne désire pas qu'il meure ; au contraire, je serais enchanté de le revoir riche et puissant. Mais c'est là une affaire très compliquée. Il serait bien difficile de dire ce qui adviendrait si je le produisais et si j'allais dire : voilà le baron de Romilly. On pourrait bien me répondre qu'on l'a vu enterrer et ne pas me croire. ... Mais laissons ça. Tiens, Cora, donne-moi le plateau sur lequel tu as préparé le repas.

En arrivant à la cellule, il ouvrit la porte sans bruit, se glissa dans le caveau, sans d'abord attirer l'attention du malheureux prisonnier. Quand celui-ci l'aperçut et vit la nourriture, il s'élança vers lui comme un loup affamé. Vargat, surpris, lui abandonna le plateau sans la moindre résistance, et se rapprochant de la porte, il contempla sa victime dévorant les mets avec une avidité étrange.

—Eh bien ! lui dit Vargat, allez-vous mieux ? votre mémoire est-elle plus vive ? Regardez-moi, me connaissez-vous ?

Le prisonnier se tourna vers lui et le regarda longtemps.

—Rappelez vos souvenirs. Faut-il vous aider ? comment vous ne me connaissez pas ?

Le malheureux passa sa main sur son front contracta ses sourcils et serra ses lèvres, et ne répondit pas.

—Je le vois bien, il faut que je l'aide, se dit Vargat à lui-même.

Il verse un peu de liqueur et quelques gouttes d'une autre fiole dans la tasse et la présente à son prisonnier, en lui disant :

—Tenez, avalez ceci, cela vous remettra votre mémoire.

A peine l'eut-il avalé que ses yeux semblèrent se dilater et il les fixa sur Vargat.

—Attention ! écoutez ! la Tour-Blanche ! cela vous revient-il à l'esprit ?

Mais le prisonnier ne répondit rien.

—Hélène ! Hélène de la Roseraie ! Hélène votre charmante nièce !

Le prisonnier ne fit encore aucun signe, ni aucun mouvement.

—Et Béatrice ! la jeune et jolie Béatrice, ajouta Vargat, vous en souvenez-vous ? Ne recevant encore aucune réponse, il continua :

—Eh bien ! reprenez votre mémoire au point où vous l'avez perdue. Voyons ! Ecoutez : La lune brille ; il y a là une étendue de gazon éclairée de ses rayons et tout autour de grands arbres... attention ! voilà un homme qui approche ! !

—Ha ! hurla le prisonnier avec un accent qui glaça le sang dans les veines de Vargat : Misérable, je te connais à présent ! tu es Rivolat. Lâche, assassin, tu as fait feu avant que le mot ait été dit. Tu as perdu le droit de vivre !

Ces derniers mots tremblaient encore sur ses lèvres, qu'il se précipita sur Vargat, et le saisit à la gorge pour l'étrangler. Alors s'engagea une lutte effroyable, car, quoique beaucoup plus fort, Vargat se trouva avoir le gosier serré avec une telle violence qu'il était presque paralysé ; il sentit avec horreur que la respiration lui manquait ; ses yeux sortirent de leur orbite, sa langue avança hors de sa bouche ; les veines de son front se gonflèrent ; il entendit un bourdonnement dans ses oreilles, et mille infamies qu'il avait commises durant sa vie lui traversèrent le cerveau. Et puis il ne vit rien, il ne sentit plus rien, il était mort ! étranglé !

Quand Vargat quitta Cora pour aller lui-même porter à son prisonnier sa pitance, cette dernière sortit dans le jardin, en murmurant :

—Quel horrible vieux pécheur ! quel démon ! quel misérable que ce docteur ! N'est-ce pas du poison qu'il a versé dans la tasse ? Oh ! si j'osais le trahir lui-même et lui faire avaler un peu de cette fiole ! mais je lui ai vendu ma pauvre vie pour un peu d'argent, argent qu'il a gardé jusqu'au dernier centin ! Plut à Dieu que je n'eusse jamais connu ce misérable ! Pauvre prisonnier, non il ne t'arrivera pas malheur, je le jure, je te tirerai de ses griffes. Elle retourna à la cuisine, s'assit sur une chaise, et balança son corps machinalement en soupirant et en gémissant. Tout à coup elle entend un bruit extraordi-

naire qui se dirigeait du côté de la cuisine suivi d'un strident éclat de rire. Elle bondit sur ses pieds au moment où la porte s'ouvrait, elle vit devant elle, les cheveux en désordre, l'air hagard et les yeux étincelants, la face qu'elle avait si longtemps soignée.

Il était libre, et son excitation était véritablement effrayante. Il poussa un cri hideux et se précipita dans la cuisine. Cora, saisie d'épouvante, s'élança dans le jardin et se mit à courir sans trop savoir où elle allait. Cependant, au milieu de sa terreur, elle le vit bondir soudain vers le mur, grimper, atteindre le sommet et disparaître. Alors elle cessa de voir et perdit connaissance. Toutefois, elle ne resta pas longtemps dans cet état, car le froid du gazon sur lequel elle était tombée la ranima bientôt. Elle se leva, regarda vivement autour d'elle, se rappela ce qui était arrivé et retourna vers la maison en chancelant. Elle s'attendait à y rencontrer le docteur Vargat, à le trouver écumant de colère et de rage ; mais en entrant, elle trouva la maison horriblement silencieuse.

Elle appela Vargat par son nom plusieurs fois, mais il n'y eut pas de réponse. Elle éleva la voix, mais l'écho seul lui répondit. Cédant à une impulsion irrésistible, elle se dirigea vers la cellule d'où le fou s'était échappé ; elle en tourna la porte toute grande ouverte. Elle s'arrêta et écoute, aucun son ne se fait entendre de ce côté ; elle avance timidement la tête et regarde dans l'intérieur. Elle aperçut Vargat étendu sur la paille, les membres horriblement contractés. Elle s'approche et regarde sa figure. Aussitôt elle pousse un cri d'horreur et s'enfuit de la cellule. Jamais elle n'aurait, pensait-elle, imaginé rien de si hideux. En rentrant dans la cuisine, elle se laissa tomber, éperdue, sur une chaise. Il se passa quelques temps avant qu'elle pût rassembler ses pensées, et alors elle se demanda ce qu'elle avait de mieux à faire. Bien convaincue que Vargat était mort, elle arriva promptement à cette conclusion :

—Il faut que je vole au secours de mon pauvre prisonnier ; il faut que je le trouve, je veux le trouver.

Elle remonte dans la cellule où gisait le corps du misérable docteur, fouille dans ses poches, s'empare de quelques papiers qu'elle y trouve et d'une somme assez ronde, sans oublier le trousseau des petites fioles. Ensuite, elle se hâte de descendre dans la cuisine, se munit de quelques provisions, et surtout de la fiole que Vargat lui avait laissée en garde avant de monter dans la cellule. Ainsi munie, Cora sort en toute hâte de la maudite maison, et se met à la recherche de son cher pensionnaire. Enfin, elle est assez heureuse pour le retrouver sur le bord d'un ruisseau, épuisé de fatigue, couché sur le gazon et profondément endormi. Elle s'assied non loin de lui et attend patiemment qu'il se réveille. Pendant ce temps-là, elle cherche la petite fiole qu'elle tâche de bien reconnaître, et verse dans la boisson qu'elle se propose de lui faire prendre, quelques gouttes de contre-poison. A son réveil, elle s'approche doucement de lui et l'invite à prendre avec elle un peu de nourriture. Après cette courte réfection, Cora le détermina à la suivre, en l'assurant qu'elle en aurait tous les soins imaginables. En effet, à peine un mois s'était écoulé que le baron de Romilly, car c'était lui, reprit peu à peu son intelligence, grâce surtout au contre-poison précieux laissé à Cora par Vargat lui-même, et donné avec la plus grande précaution, pour ainsi dire goutte à goutte.

(A continuer.)